



Le voluptueux voyage de la lecture

On se souvient de la polémique « À quoi sert la lecture de *La princesse de Clèves* ? » À rien pourrait-on en effet répondre. Mais aussi à tout. À ceux qui dénigrent la lecture d'un tel chef-d'œuvre, il manque ce je-ne-sais-quoi d'indéterminable. Car cela est et se situe ailleurs que dans l'évaluable, le quantifiable. La lecture c'est gratuit, cela ne coûte rien et cela ne sert à rien, mais elle est indispensable car elle s'apparente à une « indiscipline ». C'est la lecture qui nous apprend le silence, la convivialité dans l'échange, la tolérance dans le propos. Les grands livres, qui posent les bonnes questions, sont des empêchements de penser en rond, ouvrent portes et fenêtres. Écoutez donc la clameur des livres devant l'intolérable, leur émotion devant les scandales ! Une lecture est un événement, tout comme une rencontre, un amour, un voyage. Pour entrer dans certains livres, il faut un état de grâce. Alors, le poids du monde s'efface, la légèreté du vivre est là. On entre dans un nouveau monde habitable, hors du temps.

Le jeu des mots

Lire c'est irriguer sa vie de bonheurs souriants. De combien de plaisirs imprévisibles sommes-nous débiteurs à la suite d'une lecture ? Il y a autant de lectures que de lecteurs, mais chaque lecteur suit son propre trajet. Lectures clandestines ou lectures scolaires, lectures distractives ou lectures militantes, lectures savantes ou lectures désinvoltes : il y a toujours un émerveillement, une jubilation. Chaque fois, cette révélation de l'inconnu a quelque chose à voir avec l'absolu. Un grand livre met en cause notre monde, l'empoigne. Vivre sans lire de la poésie, du roman, de l'essai, de l'histoire, ou de la philosophie, c'est se priver de respiration. Lire, ce n'est pas consommer, car le lecteur est créatif, actif, il n'est pas inerte. Dans une société de l'écriture, lire et écrire ne sont plus séparables : sans

refaire le texte écrit, le lecteur y marque son empreinte, il « pérégrine » dans le texte. Chaque livre a ses modes de lecture, chaque littérature a sa façon d'être lue, disait Jorge Luis Borges. Chaque texte change avec ses lecteurs.

Il n'est rien qui ne puisse s'écrire, et on peut écrire le rien. Le jeu des mots est immense : les mots deviennent la quintessence des choses. Devant un livre, méfions-nous des interprètes officiels, qui risquent de nous couper du livre, en en faisant la « chasse gardée » de quelques privilégiés qui refusent au lecteur toute créativité. Une bonne lecture est une lecture transgressive, qui incite à la désertion. Lire est un « braconnage ». Il n'est pas de culture sans esprit critique et la lecture développe cet esprit.

La violence des vérités

Multiplier les lectures de toutes catégories c'est aussi lutter contre les euphémismes qui expriment de façon « molle » les conflits sociaux, sous une forme édulcorée, acceptable, conformiste, qui dissimule la violence des vérités. Qu'une ministre de la Culture n'éprouve pas le désir de lire autre chose que des notes administratives, tant pis pour elle, mais aussi tant pis pour nous. Aujourd'hui, l'exercice du pouvoir politique serait devenu incomptable avec la lecture. Mais peut-on penser la culture sans lecture ? Sans pénétrer dans cet autre monde ludique, magique, imaginaire, qui nous permet de dépasser le conditionnement social initial, par un mouvement de liberté qui vous constitue en personne : pour ne pas rester dupe des vérités du moment présentées comme incontournables. À côté de la langue officielle, celle de l'État, la langue d'institution, il y a la langue du marché, qui est devenue celle de l'État contemporain, qui favorise la circulation des biens et l'unification du marché - il n'y a qu'à voir la multiplicité des expressions issues de l'anglais au sein du gouvernement. Les mots ne sont pas innocents. Le langage administratif est

intimidant, avec des injonctions, des mises en demeure, des interdits. Cette violence symbolique, souvent invisible, est révélée par la lecture de romans : lisez *Les Renards pâles* de Yannick Haenel. C'est à travers des lectures semblables que l'on peut échapper au discours d'autorité.

J'ai commencé ma vie comme je la finirai sans doute : au milieu des livres*

La littérature américaine de l'entre-deux-guerres avec Faulkner, Steinbeck, Dos Passos, Tennessee Williams et d'autres, nous en apprend plus sur la société américaine que quinze rapports officiels. Marx expliquait d'ailleurs que Balzac lui avait plus appris que Ricardo !

Partir sans bouger

Il est des livres qui comptent dans une vie, qui la transforment par une marque indélébile. Montaigne, Proust, Sartre : combien de vies ont-ils changé ? Sans oublier la Bible ou Homère, la Divine Comédie ou Don Quichotte... Lire nous aide à partir sans bouger et à revenir ensuite vers nos propres accents.

On ne lit jamais assez et on ne lit jamais assez bien. La lecture, cette activité à la fois familière et relevant de l'inconnu, solitaire et pourtant partageuse, est un voyage et comme dans tout voyage, le temps compte. Le temps lent de la lecture. Il est des jours de disgrâce, des jours perdus, et alors quelques vers de Verlaine ou d'Éluard, de Rimbaud ou d'Apollinaire, de Char ou d'Aragon nous font saisir la grâce irrésistible de l'éternité. Et alors tout peut recommencer. Avec Francis Ponge, j'affirme « Que grâce soient rendues à la littérature, qui rend force et tenue au langage. »